

belle démonstration de l'expertise et de l'érudition de Valérie Gitton-Ripoll sur un sujet dont on mesure, à travers ce témoin, l'importance qu'il revêtait dans le monde romain.

Frédéric LE BLAY

Guillaume FLAMERIE DE LACHAPPELLE & Judith ROHMAN (Ed.), *Lectures latines. 45 textes de la littérature latine interprétés par des professeurs. En hommage à Sylvie Franchet d'Espèrey*. Bordeaux, Ausonius, 2018. 1 vol., 342 p. (SCRIPTA RECEPTORIA, 14). Prix : 25 €. ISBN 9782356132345.

Ce recueil d'articles, constitué à l'occasion du départ à la retraite de Sylvie Franchet d'Espèrey, présente 45 extraits de la littérature latine dont le commentaire nous fait percevoir tant la virtuosité avec laquelle ils ont été composés que leur intemporalité. Dans la première de ces contributions, Vincent Martzloff étudie un fragment d'une tragédie d'Accius sous l'angle stylistique et intertextuel (*Aeneadae siue Decius*). Ensuite, Sophie Conte analyse les procédés comiques mobilisés dans la scène de l'*Amphitryon* de Plaute où Mercure fait face à Sosie (362-409). Sylvie Laigneau-Fontaine, elle, s'intéresse à un passage des *Adelphes* de Térence plaidant en faveur d'une éducation fondée sur l'indulgence (42-77). Sabine Luciani commente ensuite le passage de Lucrèce relatif à la tristesse d'une vache sachant son veau sacrifié (2. 333-380). Dans l'article suivant, Joëlle Soler démontre toute la complexité de composition du *Carmen 5* de Catulle. Tout aussi complexe est l'exorde de la cinquième *Tusculane* (5. 1-2) où Aleth Tisseau des Escotais analyse les moyens utilisés par Cicéron pour convaincre son public que la vertu suffit à rendre heureux. Olivier Devillers tente ensuite de montrer, sur la base d'un passage du *Jugurtha* (93), la manière dont Salluste, comme les autres historiens, se sert des digressions pour dramatiser sa narration. Les sept articles suivants sont consacrés à Virgile. Le premier, juxtaposant une scène des *Bucoliques* (1. 1-5) et un passage du roman de Longus (2. 3-7), réunit les réflexions de trois spécialistes (Isabelle Boehm, Catherine Broc-Schmezer et Marie-Pierre Noël). Toujours dans les *Bucoliques*, Françoise Daspét analyse la scène de la capture de Silène, pleine d'antithèses et d'ambiguïtés (6. 13-30). C'est ensuite aux *Géorgiques* que s'intéresse Hélène Casanova-Robin, qui commente le passage relatif au vieillard corycien (4. 116-148), notamment dans ses liens avec Lucrèce. Les quatre articles suivants portent quant à eux sur des extraits de l'*Énéide*. Dans le premier, Isabelle Jouteur examine la description virgilienne de la *fama* (4. 173-195) qu'elle met en lien avec le processus actuel de désinformation. Aline Estèves se penche ensuite sur le personnage de Camille qui, contrairement aux héroïnes de bandes dessinées actuelles, essaie en vain d'égaliser les héros épiques (7. 803-817 et 11. 648-698). Après cela, Alexandre Grandazzi réalise un commentaire historique de la remontée du Tibre par Énée (8. 86-114), passage qu'il met en parallèle avec les récits de l'époque des Grandes Découvertes. Cette « section virgilienne » du recueil se clôt sur les réflexions de Judith Rohman concernant la mise à mort de Turnus par Énée (12. 930-952). Les deux articles suivants sont consacrés à Horace : Armelle Deschard propose un commentaire détaillé de l'Ode *Nunc est bibendum* (1. 37), tandis que Maëlle Glasz attire l'attention du lecteur sur l'universalité du message porté par l'Ode *Diffugere nives* (4. 7). Viennent ensuite trois contributions portant sur l'œuvre de Tite-Live : Jean-Baptiste Riocreux se

concentre sur le tableau de l'hésitation des Gaulois trouvant Rome déserte après la défaite de l'Allia (5. 41) ; Marielle de Franchis examine la dimension épique et tragique du rappel d'Hannibal par sa patrie (30. 20) ; Marine Renauld présente la valeur exemplaire et la portée philosophique de la mort de Cicéron dans la narration livienne (Liv. 120. 1-2 = fragm. 59 Jal). Les quatre articles suivants concernent la poésie d'Ovide. Dans la première, Anne Raffarin s'interroge sur la symbolique des lieux évoqués dans un passage de l'*Art d'aimer* (1. 67-92). Vient ensuite un commentaire de Sarah Bach sur la description de la catastrophe causée par Phaéon dans les *Métamorphoses* (2. 210-259), suivi d'une étude de la dimension religieuse et intertextuelle de la prière à Mercure dans les *Fastes* (5. 663-690) par Virginie Subias Konofal. François Prost achève cette section sur Ovide par l'analyse d'un passage des *Tristes* (4. 6) mis en lien avec d'autres textes issus tant de la latinité que de la littérature française. Dans l'article suivant, Anne Berlan-Bajard présente la conception romaine de l'espace océanique en partant d'un extrait d'Albinovanus Pedo, cité par Sénèque le Rhéteur (*Suasoires*, 1. 15). Sophia Georgacopoulou étudie ensuite la symbolique d'une fable de Phèdre, *Le papillon et la guêpe* (*Appendix*, 31), notamment dans ses implications historiques. Vient ensuite une réflexion de Juliette Dross sur le statut de l'*otium* dans la pensée stoïcienne, amorcée à partir d'un passage du *De otio* de Sénèque (3-4). Ce dernier retient également l'intérêt d'Isabelle David qui analyse la scène de *Phèdre* où l'héroïne éponyme avoue ses sentiments à Hippolyte (634-671). Les trois articles suivants sont consacrés à Lucain : Pierre-Alain Caltot se concentre sur les morts de Julie et Crassus en tant que déclencheurs de la guerre civile (1. 98-120) ; François Ploton-Nicollet s'intéresse à l'apparition en songe de la défunte Julie à Pompée (3. 1-40) ; Fabrice Galtier, quant à lui, examine la description lucanienne de trois lieux mythiques d'Afrique du Nord, notamment les restes du jardin des Hespérides (9. 348-367). Valérie Naas étudie ensuite un extrait de Pline l'Ancien où l'érudit déplore le fait que les hommes se tournent vers la cupidité plutôt que vers le savoir (*Histoire naturelle*, 2. 117-118). François Ripoll offre pour sa part un commentaire du « sauvetage d'Alexandre » décrit par Quinte-Curce (9. 5. 14-21) et Charles Guérin expose son analyse d'un passage de Quintilien insistant sur l'importance d'une lecture critique des grands auteurs (2. 5. 13-20). Vient alors un article de Sylvie Franchet d'Espèrey elle-même, dans lequel elle présente le passage de la *Thébaïde* de Stace où le cadavre de Polynice est jeté sur le bûcher d'Étéocle (12. 429-460). Les deux contributions suivantes portent sur Martial : Martin Dinter étudie l'une de ses épigrammes (10. 47) et Jean-Claude Julhe commente l'épître servant de préface à son douzième livre d'*Épigrammes*. Lucienne Deschamps décrit ensuite le fond et la forme d'un passage de Juvénal regorgeant de lieux communs philosophiques (10. 346-366). Viennent alors trois articles consacrés aux *Lettres* de Pline le Jeune. Dans le premier, Benjamin Goldlust dépeint les codes romains propres à la lecture publique qui se dégagent d'une missive (6. 17). À partir d'une lettre relative à un procès pour héritage (6. 33), Michèle Ducos amorce une réflexion sur la place du droit dans la littérature latine. Vincent Zarini montre ensuite quelle vision de la Grèce véhicule l'épistolier dans le message qu'il adresse à un ami (8. 24). Après cette section, Régine Utard s'intéresse à la dramatisation de la seconde bataille de Bédriac racontée par Tacite (*Histoires*, 3. 22. 3 – 23. 3). Dans une optique similaire, Guillaume Flamerie de Lachapelle consacre quelques pages à la mort de Vitellius racontée par Suétone (*Vie de Vitellius*, 17). Cécile

Dubois examine ensuite le passage d'Apulée où Psyché arrive dans le palais de Cupidon (*Métamorphoses*, 5. 2. 3 – 4. 5) et Bruno Bureau étudie l'intertextualité d'un passage du *Rapt de Proserpine* de Claudien (3. 146-169). Pour terminer ce recueil, Émilie Sérís montre toute l'actualité d'un passage de l'humaniste Bartolomeo Fonzio défendant la poésie (*De poetice*, 1. 10-12). Cet ouvrage présente l'intérêt d'offrir à la fois une vue d'ensemble de la latinité et un important panel de méthodes philologiques permettant d'étudier les textes en profondeur. Dans un style accessible, il montre que les classiques peuvent encore nous toucher aujourd'hui et nous aider à mieux nous connaître en tant qu'êtres humains.

Arnaud AMILIEN

Maria Angeles ALONSO ALONSO, *Los médicos en las inscripciones latinas de Italia (siglos II a.C. – III d.C.). Aspectos sociales y profesionales*. Santander, Ediciones Universidad Cantabria, 2018. 1 vol., 17 x 23,5 cm, 325 p., 24 fig. (HERI, 6). Prix : 25 €. ISBN 978-84-8102-864-5.

La pratique de la médecine à l'époque romaine bénéficie de nombreuses sources, écrites et archéologiques. Le propos de M.A. Alonso Alonso n'est pas de s'attacher aux grands traités décrivant la science de l'époque, ni aux multiples instruments mis au jour dans les fouilles, mais aux praticiens, attestés par l'épigraphie à Rome et en Italie. L'ouvrage vient donc compléter, avec des développements parfois plus approfondis, celui que B. Rémy et P. Faure ont publié en 2010 aux Éditions Ausonius de Bordeaux, *Les médecins dans l'Occident romain, Péninsule ibérique, Bretagne, Gaules, Germanies*. Les deux volumes ont en commun un catalogue des inscriptions concernées, celui des provinces occidentales étant nettement plus étoffé, avec des illustrations, des traductions et des commentaires, le répertoire italien étant limité au texte sans traduction et à sa bibliographie, ce qui limite les possibilités d'accès à un public large. L'ouvrage de M.A. Alonso Alonso s'ouvre sur un exposé général sur la fonction de *medicus* dans le monde romain, partant de la notion de *pater familias*, thérapeute de sa famille, au médecin spécialisé d'origine grecque ou formé dans les écoles de médecine du monde grec. Le premier médecin connu dans cet espace italien date de la fin du II<sup>e</sup> s. a.C., c'est un esclave originaire d'Asie Mineure, affranchi ensuite, ayant bénéficié d'une belle épitaphe (*CIL X 388* ; cf. p. 37-42). Il témoigne explicitement du processus de diffusion de la médecine grecque dans la péninsule dont font également état d'autres sources littéraires. Examinant notamment l'onomastique des médecins connus, l'auteur constate une prédominance des *cognomina* grecs, dont l'explicitation par le caractère fréquent du statut d'affranchi ne suffit pas. L'étude, en effet, hors d'Italie, d'exemples narbonnais montre des choix onomastiques liés à la dénomination prestigieuse de certains médecins « historiques ». La fréquence des noms grecs reflète assurément la réputation brillante de la médecine grecque en Occident. Après avoir constaté un statut social défini comme hétérogène (citoyens romains mais aussi pèlerins étrangers d'origine orientale, éventuellement naturalisés, esclaves souvent affranchis) avec une forte présence de *liberti*, l'auteur s'intéresse aussi au contexte familial des médecins et à ses dévotions qu'on constate souvent professionnelles, liées à des cultes « guérisseurs », mais non exclusivement. Leur intégration dans la cité est limitée par leur statut, la situation est identique dans les provinces, mais elle se manifeste toutefois par un